

La mort de la culture classique?

André Vanasse

Numéro 127, automne 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36748ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vanasse, A. (2007). La mort de la culture classique? *Lettres québécoises*, (127), 3-3.



La mort de la culture classique ?

Assiste-t-on à l'agonie de la culture occidentale ? Se pourrait-il que, d'ici deux décennies, les valeurs qui avaient constitué les assises de notre culture disparaissent pour céder la place au libre choix Internet ? Homère, Mozart, Shakespeare, Cervantès, Balzac et Nietzsche seront-ils relégués aux oubliettes au profit d'une consommation effrénée d'œuvres culturelles signées par tous et chacun ? Des signes semblent vouloir indiquer que nous nous dirigeons dans cette direction.

Dans mon dernier éditorial, je faisais allusion à un article publié dans *Le Devoir* (édition du week-end du 10 et 11 février) sur le vieillissement de la culture où il apparaissait à l'évidence que les gens qui fréquentent les arts nobles (musique, opéra, théâtre, danse, livre) étaient de plus en plus âgés. On disait par exemple que les abonnés de l'Opéra de Montréal avaient fondu de 12 000 à 6 800 en une décennie. La raison de cet abandon ? La mortalité ou la maladie des abonnés !

Cet article faisait référence à une série d'études publiées par l'Institut du Nouveau Monde (20 janvier 2007 ; voir dans Internet : <http://www.inm.qc.ca/pdf/cahierspecial2007.pdf>). L'article commenté dans *Le Devoir* s'intitulait « La culture québécoise à l'heure d'Internet et de la planète. Le Québec, des pratiques culturelles en mutation ». Signé par le sociologue Rosaire Garon, l'article en question traite du vieillissement d'une génération et surtout du fait qu'à mesure que le temps avance, la moyenne d'âge de ceux qui fréquentent les arts nobles augmente sans arrêt. C'est normal, direz-vous. Tout le monde vieillit. Sans doute, mais c'est vers un cul-de-sac qu'on se dirige. Ainsi, l'âge moyen des lecteurs de livres est passé de 41 ans en 1989 à 44 ans en 2005. Autrement dit, en six ans, le lectorat a vieilli de quatre ans. Grave ? En effet, car cela signifie qu'il n'y pas eu de renouvellement de la clientèle lectrice chez les jeunes, ou peu s'en faut, au cours des six années en question. Plus déprimant encore : si le bassin de lecteurs a augmenté — c'est le cas, le nombre de lecteurs étant passé de 54,3 % en 1989 à 59,2 % en 2004 —, ces lecteurs se trouvent dans le même groupe d'âge. Rosaire Garon note au sujet de cette augmentation : « Cela est dû en bonne partie au regain de la lecture, depuis 1994, qui se manifeste chez les *baby-boomers*. » En clair, beaucoup d'entre eux ont pris leur retraite et disposent de plus de temps pour lire !

Devant ce clivage évident entre la génération des enfants nés après la guerre et celle qui la suit, on peut se poser la question de savoir si les arts classiques tels qu'on les connaît ne sont pas appelés à disparaître à plus ou moins long terme à mesure que la génération dite « privilégiée » quittera ce bas monde.

La question est effectivement posée par Rosaire Caron qui écrit : « Depuis sa jeunesse, la génération des *baby-boomers* a joué un rôle déterminant dans la demande culturelle et on prévoit qu'elle continuera de le faire durant une ou deux

décennies. » On peut s'en réjouir, mais cela n'empêche pas Garon de constater que les jeunes, eux, sont sur une tout autre longueur d'onde (c'est le cas de le dire !) : « Les jeunes, plus réceptifs aux produits novateurs des industries de la culture des communications, ont un catalogue des pratiques culturelles différent de leurs aînés. » Et de désigner l'utilisation de la messagerie instantanée, du portable, du lecteur numérique (i-Pod) et, évidemment, d'Internet entre autres. Ceux qui fréquentent un tant soit peu les jeunes savent qu'ils sont en train de créer une nouvelle langue fondée sur les abréviations (A+, par exemple) de même qu'un alphabet phonétique (*funétic*, écriraient-ils) qui risquent de modifier l'orthographe à plus ou moins long terme ou à tout le moins d'établir deux langues écrites qui se feront concurrence jusqu'au jour où la nouvelle prendra le pas sur l'autre (une fois codifiée, bien entendu). Et cela pourrait se faire plus vite qu'on ne le croit. Voilà pourquoi j'ai proposé, dans un éditorial antérieur (n° 116, Hiver 2004), qu'on modifie radicalement notre orthographe en utilisant systématiquement l'alphabet phonétique (cette fois-ci le mot « phonétique » s'écrirait *fonetik*, ce qui n'est pas très différent de celui utilisé par les jeunes). Pour ceux que ça inquiète, qu'ils sachent que la transcription phonétique d'un mot suit chaque entrée du *Petit Robert* depuis plus de trente ans.

Mais ce qui inquiète le plus est que la lecture, au sens le plus noble du terme, c'est-à-dire par le relais du livre, tend à perdre de son importance au profit de la lecture sur écran. Internet, on le sait, offre des milliards de pages disponibles sur un simple mouvement des doigts, donnant immédiatement une information telle que cela dépasse l'entendement.

Que deviendra le livre dans ces conditions, si l'on tient compte du fait que le livre est de plus en plus déserté par les jeunes ? On peut sérieusement se poser la question étant donné que c'est par dizaines de milliers, voire par centaines de milliers, que les romans sont ou seront disponibles dans Internet sans qu'il en coûte un sou à l'utilisateur sinon le prix de son branchement. Cela va des romans les plus classiques — Google, comme je l'ai écrit, est en train de constituer une bibliothèque universelle — aux romans signés par des inconnus qui, las de se voir refuser leurs manuscrits chez les éditeurs, ont décidé de les offrir gratuitement à tout lecteur qui s'y intéresse.

Le phénomène montre à l'évidence que le livre est devenu un objet si commun qu'il a perdu sa fonction sacrée. Le livre prolifère comme le cancer au point que les lecteurs ne savent plus où donner de la tête. Quoi lire et pourquoi ? Et puis chacun éprouve le sentiment lassant, sinon angoissant, qu'il ne peut plus suivre la cadence. Et c'est peut-être cela aussi qui va tuer le livre.

En sommes-nous à la bibliothèque de Babel ? Je suis porté à le croire. Et c'est là l'ironie de la situation : plus il y a de livres, moins on en lit ! La surabondance a créé l'insignifiance à telle enseigne que les jeunes ont décidé d'écrire leurs propres fictions sur Internet. Si tant d'écrivains publient, pourquoi ne le feraient-ils pas ?

Étrange tout de même que la prolifération d'un genre en vienne à entraîner sa disparition à plus ou moins long terme.

Un cancer, ai-je dit ?

Visitez le site de
Lettres québécoises
www.lettresquebecoises.qc.ca